

ANIMADVERSIONES

«De la brûlure d'un feu...» – Ben Sira 51,5a (hébreu)

Au dernier chapitre de son livre, Ben Sira rend grâces au Seigneur (Si 51,1-12). Dans sa prière, il fait l'anamnèse de son épreuve et du salut du Seigneur. Le texte hébreu en est bien transmis dans le manuscrit B⁽¹⁾, hormis quelques détails: le manuscrit est ici ou là déchiré, rendant la lecture d'un mot impossible ou conjecturale, ou le texte hébreu, même clair dans sa graphie, pose problème. C'est à l'élucidation d'une de ces énigmes que s'attache le présent article.

Dans les vv. 1c-5 (hébreu), Ben Sira rappelle à Dieu ce dont celui-ci l'a sauvé: concrètement, il s'agit de la calomnie (vv. 2cd.5cd) qui eût pu le mener à la mort (vv. 1c-2b; 3d; 6). Mais en multipliant les verbes différents pour exprimer la délivrance (six dans les vv. 1c-5, huit dans l'ensemble de la prière), Ben Sira démultiplie aussi l'objet de la délivrance (quatorze), celui-ci étant presque à chaque fois précédé de la préposition מן (treize emplois): le Seigneur l'a délivré de la mort, de la fosse, du shéol, de la calomnie, du piège, des adversités, de la flamme, de l'abîme...

C'est dans ce contexte qu'intervient le v. 5a, qui dépend grammaticalement du verbe הושתני, «tu m'as sauvé», du v. 4a. Voici les versets 4-5⁽²⁾:

(³) [.....] ולהב[...]	מרבות צרות הושתני
(³) [..] לאמ[...]	מכבות אש לאין פחה

(¹) Cf. *Facsimiles of the Fragments Hitherto Recovered of the Book of Ecclesiasticus in Hebrew* (Oxford – Cambridge 1901).

(²) D'après l'édition de *The Book of Ben Sira in Hebrew. A Text Edition of All Extant Hebrew Manuscripts and a Synopsis of All Parallel Hebrew Ben Sira Texts* (éd. P.C. BEENTJES) (VTS 68; Leiden – New York – Cologne 1997) 91. Pour l'édition du texte grec: *Sapientia Iesu Filii Sirach* (éd. J. ZIEGLER) (Septuaginta. Vetus Testamentum Graecum, vol. XII,2; Göttingen 1980) 363. Pour l'édition de la version syriaque: *La Sabiduría del Escriba. Wisdom of the Scribe*. Edición diplomática de la versión siríaca del libro de Ben Sira según el Códice Ambrosiano, con traducción española e inglesa. Diplomatic Edition of the Syriac Version of the Book of Ben Sira according to Codex Ambrosianus, with Translations in Spanish and English (éds N. CALDUCH-BENAGES – J. FERRER – J. LIESEN) (Biblioteca Midrásica 26; Estella (Navarra) 2003) 266.

(³) Après שלהב[ת] manque un mot de quelques lettres dans le manuscrit, déchiré à cet endroit. La plupart des commentateurs suggèrent סביב, «tout autour», ou un mot de la racine qui ne soit pas plus long. À l'appui de cette thèse les versions grecque (κυκλόθεν) et syriaque («qui m'entourait») mais aussi Lm 2,3: «il a allumé en Jacob un feu flamboyant qui dévore tout autour [סביב]». Si שלהב[ת] est un état construit, on pourrait aussi proposer אש, «une flamme de feu»: la répétition au stique suivant de אש n'est pas un obstacle majeur à la proposition; la version syriaque a réalisé quasiment une synthèse des deux propositions: «de la flamme d'un feu qui m'entourait»; mais dans la Bible hébraïque, שלהב[ת] est toujours (3 occurrences) un état absolu.

(⁴) Avec les commentateurs, on propose les consonnes הו en début de mot, soit הוהם, «abîme». «Du ventre du shéol» (מבטן שאול): Jon 2,3.

(⁵) Le manuscrit propose trois lettres, לאמ, avec un מ non final. Selon P.W. SKEHAN – A.A. DI LELLA, *The Wisdom of Ben Sira* (AB 39; Garden City, NY 1987) 563, «the broken l'm- is an unsolved puzzle». Faut-il y voir לאמי et comprendre «du sein de l'abîme, ma mère» (avec le ל d'un second génitif)? רהם et אש appartiennent au même champ sémantique et le

4 De nombreuses adversités	Et des tourments d'une
tu m'as sauvé,	flamme [...],
5 De la brûlure d'un feu qui	Du sein de l'abîme [...].
ne fut pas allumé,	

L'analyse portera sur le v. 5a. Le verbe כבה signifie «s'éteindre» (qal) ou «éteindre» (piel). Il serait ici à l'infinitif construit: מִכְבוֹהָ au piel⁽⁶⁾. Le sens de מִכְבוֹהָ אֵשׁ, «de l'extinction d'un feu», n'est à ma connaissance accepté par personne, car il serait contradictoire: ce n'est pas de l'extinction d'un feu que Ben Sira demande d'être délivré mais évidemment du feu lui-même. D'autre part, les autres objets de délivrance sont exprimés par des substantifs, ce qui rend l'hypothèse d'un verbe improbable⁽⁷⁾. Dès lors, bien que le manuscrit présente clairement les cinq consonnes מִכְבוֹהָ le כ étant toutefois écrit comme en surimpression diverses modifications ont été proposées. Il convient cependant de se pencher d'abord sur l'hypothèse de P. Steininger qui garde le texte hébraïque tel quel mais en suggère une interprétation différente.

Selon Steininger⁽⁸⁾, il faudrait voir dans מִכְבוֹהָ la préposition מן suivie du substantif כְּבֹהָ, au pluriel, qui signifierait «feu», «ardeur». Il s'agirait d'un substantif hébreu inédit, «ein neues hebräisches Wort», qui pourrait trouver appui dans la langue araméenne (כבב, «brûler») et acadienne (*kabâbu*, «brûler»). N. Peters reprend l'idée sans la discuter⁽⁹⁾, vocalise מִכְבוֹהָ et traduit «aus den Gluten des Feuers» ou «ex aestibus ignis»⁽¹⁰⁾. Avec R.

shéol est perçu comme entrailles maternelles par Job par exemple (Jb 2,21); mais si le shéol est désirable pour Job, il ne l'est pas pour Ben Sira: l'appellerait-il «ma mère»? On peut aussi penser à לֶאֱמִי, «du sein de l'abîme de mon peuple» (cf. «la calomnie du peuple» au v. 2c hébreu, mais probablement une glose). Ou à un mot plus long, comme semble le permettre le manuscrit, tels que לְאֲמֵי, «des peuples», ou לְאֲמֵתֶךָ, «selon ta fidélité», qui s'harmoniserait bien avec «ton amour» [חֶסֶדְךָ] (v. 3b) et les miséricordes [רַחֲמִים] du Seigneur (v. 8a). Mais le contexte des vv. 4-5, qui énumère toutes les adversités rencontrées par Ben Sira, ne cadre pas bien avec cette dernière proposition. L'hypothèse de «l'abîme sans eaux» (לֵא מִים) n'est pas convaincante, le תְּרוֹמָה étant précisément caractérisé comme un lieu empli d'eaux menaçantes. Je proposerais pour ma part לְאֲמֵי. Le substantif אֵיקָה (ou אֵיקָה), «terreur», a comme pluriel אֵיקָה או אֵיקָה. Il figure, en graphie pleine, en Si 40,5b (אֵיקָה מוֹתָה). La graphie défective אֵיקָה, attestée en Jb 20,25, pourrait apparaître en Si 51,5b. Ben Sira louerait le Seigneur de l'avoir délivré «du sein de l'abîme des terreurs», sens qui convient au contexte. À ce stade de l'enquête, il me semble que ce soit la meilleure hypothèse. C'est *grosso modo* le sens qui transparaît, sans explication, dans la traduction de O. MULDER, "Three Psalms or Two Prayers in Sirach 51? The End of Ben Sira's Book of Wisdom", *Deuterocanonical and Cognate Literature. Yearbook 2004. Prayer from Tobit to Qumran. Inaugural Conference of the ISDCL at Salzburg, Austria, July 5-9 2003* (éds R. EGGER-WENZEL – J. CORLEY) (DCLY; Berlin – New York 2004) 176 («from the belly of the abyss [of horror]»). La version grecque n'a pas traduit le terme et a amplifié רַחֲמֵי, en proposant «de la profondeur du ventre de l'Hadès» (βάθους κοιλίας Ἶδου). La version syriaque n'a pas traduit le stique.

⁽⁶⁾ Cf. vocalisation de מִכְבוֹהָ בְּאֵלֵיךָ, מוֹסֵד בְּאֵלֵיךָ, יְרוּשָׁלַיִם, מוֹסֵד בְּאֵלֵיךָ, סֵפֶר בֶּן סִירָא דְשַׁלְמָה, יְרוּשָׁלַיִם, 1953, p. 72 (et réimpression de 1997).

⁽⁷⁾ Exception: מִשְׁפַּחַי זְמַח וּמְפַלֵי שְׂקָר «[tu m'as sauvé] des lèvres de méchanceté et des plâtriers de mensonge» (v. 5c). Mais מְפַלֵי est un participe construit, donc à valeur substantivée. En outre, מִשְׁפַּחַי שְׂקָר est une citation de Jb 13,4. D'autre part, on ne peut exclure que מִשְׁפַּחַי שְׂקָר soit un deuxième complément de מִשְׁפַּחַי.

⁽⁸⁾ P. STEININGER, "Ein neues hebräisches Wort", ZAW 21 (1901) 143-144.

⁽⁹⁾ N. PETERS, *Der jüngst wieder aufgefundene hebräische Text des Buches Ecclesiasticus* (Fribourg 1902) 302, 431.

⁽¹⁰⁾ N. PETERS, *Liber Iesu Filii Sirach sive Ecclesiasticus hebraice* (Fribourg 1905) 144-145.

Smend⁽¹¹⁾, ce sont à ma connaissance les seuls exégètes à avoir jamais accepté la proposition, que personne n'évoque d'ailleurs après eux, sauf Segal en 1953, et pour la rejeter: il la qualifie de «lointaine» (אבל זה רחוק)⁽¹²⁾. Les dictionnaires ne la reprennent pas, pas même comme hypothèse. D.J.A. Clines⁽¹³⁾ propose à titre de conjecture l'entrée [כָּבָה], mais au sens de «dimness», en rattachant le substantif au verbe כָּבָה «éteindre», en renvoyant à l'hypothèse de l'infinitif piel du verbe et en ne trouvant au supposé substantif aucune autre occurrence. Il n'y a pas lieu de réfuter l'existence des racines araméenne et acadienne submentionnées signifiant «brûler»⁽¹⁴⁾. Mais il n'y a pas lieu non plus de reconnaître en כָּבָה le substantif כָּבָה qui leur serait apparenté. D'abord, le mot n'est attesté nulle part en hébreu, dans aucun état de la langue. Ensuite, la racine כָּבָה, bien attestée quant à elle dans tous les états de la langue, signifie en hébreu non pas «brûler» mais «éteindre» (voir infra). Ben Sira ne l'ignore pas puisqu'en Si 3,30 (MA) il utilise le verbe: אֵשׁ לִדְהַת יִכְבוּ מִיָּם, «l'eau éteint le feu ardent». La racine כָּבָה (ou כָּבִי ou כָּבָא) a également le sens d'«éteindre» en araméen. Bref, il ne convient pas de retenir l'hypothèse.

Diverses modifications ont été proposées. La première d'entre elles, celle de S. Schechter⁽¹⁵⁾, suggère מַלְבוֹת אֵשׁ, «des flammes d'un feu», d'après Ex 3,2 où le Seigneur apparaît à Moïse בְּלִבַּת אֵשׁ, «dans la flamme d'un feu». Mais le mot est un hapax dans la Bible hébraïque et pose lui-même problème⁽¹⁶⁾. En outre, la hampe du ל rend la confusion entre le ל et une autre lettre improbable. I. Lévi avait déjà rejeté l'hypothèse sans explication⁽¹⁷⁾.

Une deuxième proposition⁽¹⁸⁾, מִתּוֹךְ אֵשׁ, «du milieu d'un feu», s'inspire de la Septante – ἐκ μέσου πυρός. L'expression figure dans la Bible mais avec l'article: מִתּוֹךְ הָאֵשׁ (Dt 4,12.15.33.36; Ez 1,4). Que le terme מִתּוֹךְ soit redondant par rapport à un supposé סְבִיב (κυκλόθεν) du stique précédent n'est pas un argument décisif. En revanche, d'autres objections sont plus sérieuses. Le terme מִתּוֹךְ n'a que quatre lettres au lieu de cinq et s'il conserve quatre lettres de מַכְבּוֹת, il le fait dans le désordre; la hampe du ך peut induire la confusion

⁽¹¹⁾ R. SMEND, *Die Weisheit des Jesus Sirach erklärt* (Berlin 1906) 499, considère l'hypothèse plausible (mais envisage aussi favorablement celle de Schechter; voir note 15) et traduit en conséquence: «aus der Glut eines Feuers» (R. SMEND, *Die Weisheit des Jesus Sirach. Hebräisch und Deutsch* [Berlin 1906] 92).

⁽¹²⁾ מִשָּׁה צָבִי סָגַל, סֵפֶר בֵּן סִירָא דְשָׁלֵם, 1953, p. שָׁנָד.

⁽¹³⁾ D.J.A. CLINES, *Dictionary of Classical Hebrew* (Sheffield 1998) IV, 353.

⁽¹⁴⁾ Cf. M. JASTROW, *A Dictionary of the Targumim, the Talmud Babli and Yerushalmi and the Midrashic Literature* (Jérusalem 1903) 606; M. SOKOLOFF, *A Dictionary of Jewish Babylonian Aramaic of the Talmudic and Geonic Periods* (Ramat-Gan – Baltimore – Londres 2002) 549; *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago* (Chicago – Glückstadt 1971) VIII, 2.

⁽¹⁵⁾ S. SCHECHTER – C. TAYLOR, *The Wisdom of Ben Sira. Portions of the Book Ecclesiasticus from Hebrew Manuscripts in the Cairo Genizah Collection* (Cambridge 1899) 66. M. Segal reprend aussi l'hypothèse, ajoute celle de מַלְבוֹת (même sens) sans trancher; c'est celle-ci qui figurait dans la première édition de son livre en 1933, p. פֶּה.

⁽¹⁶⁾ Cf. W.H.C. PROPP, *Exodus 1–18* (AB 2; New York – Londres – Toronto – Sydney – Auckland 1998) 183-199.

⁽¹⁷⁾ I. LÉVI, *L'Écclésiastique ou la sagesse de Jésus, fils de Sira. Texte original hébreu* (BEHE Sciences religieuses, 10,2; Paris 1901) II, 219.

⁽¹⁸⁾ SKEHAN – DI LELLA, *The Wisdom of Ben Sira*, 563; A.A. DI LELLA, "Sirach 51:1-12: Poetic Structure and Analysis of Ben Sira's Psalm", *CBQ* 48 (1986) 397, 402.

avec ך ou ן, mais difficilement avec ך et rend l'hypothèse de l'interversion des lettres ך et ן improbable. On peut donc considérer la proposition מהוך, née de la lecture de la Septante, comme une lecture «facilitante».

D'autres encore suggèrent de modifier מכבות en מבינות, «d'entre»⁽¹⁹⁾: le sens serait globalement le même que celui de la modification précédente⁽²⁰⁾. Lévi avance comme argument que מבינות est utilisé avec אש en Ez 10,2, mais à l'examen on se rend compte que les deux mots figurent dans l'ordre inverse, אש מבינות, et qu'ils appartiennent à des syntagmes différents: «remplis tes mains de charbons de feu au milieu des chérubins [לְפָנֵי הַכְּרֻבִּים]». La préposition בִּינֹת suppose la pluralité, voire deux groupes distincts⁽²¹⁾, et les prépositions composées מבין et מבינות (seulement Ez 10,2.7 dans la Bible hébraïque) supposent aussi la pluralité.

Les propositions submentionnées réfutées, je suggère de modifier אש מכבות en מכות אש (ממכות), «de la brûlure d'un feu». Les arguments en faveur de cette opération sont les suivants.

Premièrement, quatre consonnes sur cinq sont conservées (מ כ ו ת), dont trois à leur place (מ.ו.ת). Le כ a été écrit en surimpression, marquant peut-être une hésitation; figurant originellement en troisième position selon mon hypothèse, il passe en seconde position dans le manuscrit B.

Deuxièmement, la confusion entre כ et ך et entre ך et ן est très plausible. D'abord, les lettres כ et ך peuvent facilement se confondre à la lecture, et elles le sont à plusieurs reprises dans les manuscrits de Ben Sira⁽²²⁾. Les lettres כ et ן s'inscrivent à tout le moins dans un même espace graphique et dans les manuscrits hébreux du livre, selon I. Lévi, «parfois כ et ן paraissent s'être confondus»⁽²³⁾. Plusieurs exemples, y compris dans le manuscrit B, l'attestent. Ensuite, מכבות, premier mot de la ligne, se situe exactement en dessous de מרבות du verset précédent: le scribe aura recopié la finale בות, en lieu et place de כות. Enfin, le verbe כבה, associé à אש, est le verbe habituel dans la Bible pour dire «éteindre» (piel), «s'éteindre» (qal) (voir infra): le scribe l'aura repris, sans prendre garde au sens du passage.

Troisièmement, l'expression entière אש מכה, et non seulement le terme מכה, est attestée en Lv 13,24: [...] כִּי־יִהְיֶה בְעֵרֹו מִכּוֹת־אֵשׁ וְהִוָּתָה מִדֹּת הַמִּכּוֹה בְּהַרְתָּ [...]. «S'il y a sur sa peau la brûlure d'un feu et que la trace de la brûlure devient une tache blanche [...], le prêtre l'examinera». Bien que le terme מכה soit rare⁽²⁴⁾, il apparaît sans conteste deux fois dans le verset et le sens de

⁽¹⁹⁾ LÉVI, *L'Ecclésiastique*, II, 219.

⁽²⁰⁾ M. GILBERT, "L'action de grâces de Ben Sira (Si 51,1-12)", *Ce Dieu qui vient* (éd. R. KUNZMANN) (LD 159; Paris 1995) 233, renvoie aux deux propositions.

⁽²¹⁾ P. JOÛON, *Grammaire de l'hébreu biblique* (Rome 1965 [1923]) 282, §103n.

⁽²²⁾ Par exemple Si 44,22. C'est tellement vrai qu'un mot est parfois écrit avec les deux lettres écrites l'une au-dessus de l'autre, en marge ou même dans le texte: cf. Si 31,19.

⁽²³⁾ LÉVI, *L'Ecclésiastique*, II, 115. Pour le manuscrit B: par exemple Si 16,5b: כאלה (la préposition כ suivie du pronom אלה) pour מאלה (la préposition מן suivie de אלה), d'accord avec Lévi, Smend, Peters, Segal, Skehan-Di Lella; Si 51,11: ואזכרך («je me souviendrai de toi») pour ואזכרך («je te chanterai»), avec Smend, Segal, Skehan-Di Lella; la correction ne me semble pas s'imposer, à moins de vouloir suivre le grec. Voir aussi Si 7,4: ממלך (manuscrit A) ou כמלך (manuscrit C).

⁽²⁴⁾ Trois occurrences dans la Bible (avec Si 51,5); 3Q8, 1, 1.8 (*DJD* 3, 100: מכות), mais l'état du fragment ne permet pas d'apporter quelque lumière. La Mishna (*Nega'im* 9,1), commentant Lv 13,24, écrit bien מכות et comprend le terme comme une brûlure due au feu.

«brûlure» a été réaffirmé et justifié par Jacob Milgrom⁽²⁵⁾. מְכוּהָ dérive du verbe כוּה, au niph'al «être brûlé» (Pr 6,28; Is 43,2; Jr 23,29 [?]), verbe utilisé également par Ben Sira (Si 43,4 [MB]: «et par sa lumière [du soleil] l'œil est brûlé»: עֵין [תְּכוּהָ] תְּכוּהָ); un autre substantif en est dérivé, כְּוָהָ, «brûlure» (Ex 21,25: 2x).

Enfin, le sens convient parfaitement: Ben Sira loue le Seigneur de l'avoir sauvé de la brûlure d'un feu – métaphorique évidemment. Le sens est proche de celui proposé par Steininger et repris par Peters, mais en suggérant le substantif כְּוָהָ au lieu de כְּבָהָ, il me semble l'avoir fondé sur des bases plus sûres.

Le second syntagme du stique, לֹא־יִפְחַח, est énigmatique. פָּחַח, que l'on vocalisera פָּחַח (part. qal passif de פָּחַח)⁽²⁶⁾, signifie littéralement «pas soufflé». Faut-il entendre «souffler» au sens de «allumer» ou d'«éteindre»? La question se pose dans la mesure où les deux verbes נָפַח et פָּחַח peuvent tout aussi bien exprimer une dynamique de croissance (p. ex. Gn 2,7; Ez 37,9) qu'une dynamique de destruction (p. ex. Ez 21,36; Ag 1,9; Jb 11,26).

On préférera le premier sens pour plusieurs raisons. Tout d'abord, dans les 5 occurrences bibliques des verbes נָפַח et פָּחַח, avec אֵשׁ, le verbe signifie «allumer» le feu (Ez 22,20.21.36; Is 54,16; Jb 20,26).

Ensuite, l'expression équivalente avec le verbe נָפַח, אֵשׁ לֹא־נִפְחָה (Jb 20,26)⁽²⁷⁾, signifie «un feu qui ne fut pas allumé», pas allumé par l'homme: feu de la foudre (cf. Jb 1,16: מִן הַשָּׁמַיִם נִפְלְהָ אֵשׁ אֱלֹהִים), feu de la colère divine qui dévore (אֶכְלֵה) le méchant⁽²⁸⁾. La signification de l'expression est confirmée par sa reprise littérale dans le traité *Semaḥot*, 47b. Ce traité, consacré à la mort et aux funérailles, raconte l'histoire d'un rabbin condamné à mort par le feu. Il lui fait dire: «Il est préférable que je sois consumé par un feu qui est allumé plutôt que par un feu qui n'est pas allumé; car il est écrit: un feu non allumé va le consumer» (מִוֶּשֶׁב אֵשׁ שֶׁנִּפְחָה וְלֹא אֵשׁ שֶׁלֹּא נִפְחָה)⁽²⁹⁾. Ce feu non allumé désigne ici le feu de la géhenne. On notera que, se référant à l'Exode, le livre de la Sagesse stipule que «Ils n'entrevoyaient qu'un bûcher qui s'allumait de lui-même [αὐτομάτη πυρὰ], semant la peur» (Sg 17,6).

La différence entre les négations לֹא (Jb 20,26) et לֹא־יִ (Si 51,5a), dans ces contextes précis, n'est pas fondamentale, pas plus qu'entre יִ (ou יִ: Si 51,7) et לֹא־יִ. On sait que la négation לֹא apparaît plutôt dans les propositions verbales et יִ dans les propositions nominales. Mais il arrive que לֹא apparaisse en proposition nominale et commande un substantif (cf. Ex 4,10; Nb 23,19), un adjectif ou un participe et si יִ commande souvent un substantif («il n'y a pas de»), il peut aussi précéder un participe (Ex 5,16)⁽³⁰⁾.

⁽²⁵⁾ J. MILGROM, *Leviticus 1–16* (AB 3; New York – Londres – Toronto – Sydney – Auckland 1991) 789-790. Il mentionne aussi la racine acadienne *kawu* («cuire», «rôtir»).

⁽²⁶⁾ Cf. PETERS, *Der... hebräische Text des Buches Ecclesiasticus*, 302; GILBERT, «L'action de grâces de Ben Sira», 233.

⁽²⁷⁾ פָּחַח: parfait pual 3^e pers. sing. masc.; , à l'*atmah*).

⁽²⁸⁾ Cf. 2R 1,10.12.14: מִן הַשָּׁמַיִם וְהֵאֱכַל אֵשׁ [אֱלֹהִים] תֵּרַד אֵשׁ «que descende un feu [d'Élohim] du ciel et te dévore...». Cf. M.H. POPE, *Job* (AB 15; New York – Londres 1973) 153; N.C. HABEL, *The Book of Job. A Commentary* (OTL; Londres 1985) 319.

⁽²⁹⁾ *The minor Tractates of the Talmud. Massektoth Ketannah* (éd. A. COHEN) (Londres 1965) I, 368. Le traité met le verbe au féminin mais, bien que plus fréquemment féminin dans la Bible hébraïque, אֵשׁ peut être aussi bien masculin que féminin.

⁽³⁰⁾ Cf. JOÜON, *Grammaire de l'hébreu biblique*, 488-492, §160; J. CARMIGNAC, «L'emploi de la négation יִ dans la Bible et à Qumrân», *RevQ* 8/31 (1974) 407.

Dans וַאֲיִן, le וַ est souvent adversatif, séparant deux syntagmes (Si 51,7: «je me suis tourné de toute part, mais personne qui m'aide»: וַאֲפַנָּה כְּבִיב וַאֲיִן עֲזוּר לִי), mais il ne l'est pas toujours: ainsi en Jb 5,9: גְּדֹלוֹת וַאֲיִן חִקֵּר, «de grandes choses qu'on ne peut sonder». Tout au plus pourrait-on suggérer que, avec le ל de direction ou de but, וַאֲיִן exprime, davantage que וַאֲיִן, une incapacité, un «ne pas pouvoir», donc une modalité⁽³¹⁾. Ainsi, וַאֲיִן מִסְפֵּר, «sans nombre», signifie «qu'on ne peut compter» (1 Ch 22,4), וַאֲיִן מִשָּׂא, «qu'on ne peut porter» (2 Ch 20,25), וַאֲיִן מִרְפָּא, une maladie «sans guérison», «qu'on ne peut guérir» (2 Ch 21,18; 36,16). Aussi pourrait-on traduire וַאֲשׁ לֹאֵן פָּחָה: «un feu qui n'a pas pu être allumé, qui ne peut pas être allumé, qu'il n'est pas possible d'allumer, sans qu'il puisse être allumé». Mais cette nuance modale n'est pas absolue. Ainsi, si וַאֲיִן מִסְפֵּר signifie «sans nombre», «qu'on ne peut compter» (1 Ch 22,4), le même sens est exprimé par וַאֲיִן מִסְפֵּר (Ex 21,11) et par עַד־וַאֲיִן מִסְפֵּר (Jb 5,9); ou encore, en Ne 8,10, וַאֲיִן נִכּוֹן peut signifier tout aussi bien «[faites porter sa part] à qui n'a rien de prêt» (BJ 1999) ou «à qui n'a rien pu préparer» (TOB). Notons que les usages bibliques (8) de וַאֲיִן apparaissent dans l'hébreu biblique récent et qu'ils sont attestés en nombre à Qumrân (une quarantaine d'occurrences). Bref, il n'est pas nécessaire de modifier וַאֲיִן en וַאֲיִן[ן] ou en וַאֲשׁ. Il ne s'impose pas davantage de modifier וַאֲשׁ en וַאֲשׁה: les deux verbes, פָּחָה et נִפְחָה, signifient bien «souffler» et s'utilisent avec וַאֲשׁ au sens d'«allumer» (cf. supra). Certes, avec וַאֲשׁה, la citation de Jb 20,26 serait alors presque littérale⁽³²⁾, mettant simplement le verbe au féminin, comme le fait le traité *Šemaḥot* 47b, mais la citation peut tout aussi bien être libre.

On préférera pour פָּחָה le sens de «allumer» pour une troisième raison. Alors que «allumer un feu», au sens physique ou au sens figuré (le feu de la colère divine le plus souvent), peut se dire avec plusieurs verbes différents⁽³³⁾, «éteindre un feu» se dit habituellement dans la Bible hébraïque avec le verbe כָּבַה (24 occurrences). Le verbe se conjugue au qal (כָּבַה) pour signifier que le feu s'éteint et au piel (כִּבְּה) pour signifier «éteindre» le feu⁽³⁴⁾. On s'attendrait donc à ce que Ben Sira, s'il avait voulu dire «éteindre», utilisât le verbe כָּבַה, d'autant plus qu'il y recourt en Si 3,30 («l'eau éteint le feu ardent»; cf. supra).

Quatrièmement, et de manière plus décisive, on relèvera deux expressions consacrées dans la Bible⁽³⁵⁾: וַאֲשׁ לֹא תִכְבֶּה, «un feu qui ne s'éteint(ra) pas», qu'il s'agisse du feu naturel (Is 66,24), du feu sur l'autel (Lv 6,6), de la colère divine (2 R 22,17; 2 Ch 34,25; Jr 7,20), du feu qui dévorera Jérusalem (Jr 17,27); וַאֲיִן מְכַבֵּה, «et personne pour éteindre» le feu, recouvre une

⁽³¹⁾ Cf. D.J.A. CLINES, *Dictionary of Classical Hebrew* (1993) I, 217.

⁽³²⁾ Modifiant en וַאֲשׁה: לֹא נִפְחָה: מִשָּׂא צְבִי סָגֵל, סִפְרֵי בְּנֵי סִירָא דְשַׁלְמִי: לֹא נִפְחָה; SMEND, *Die Weisheit des Jesus Sirach erklärt*, 499. Modifiant en וַאֲשׁה: SCHECHTER – TAYLOR, *The Wisdom of Ben Sira*, 66. Évoquent l'hypothèse de וַאֲשׁה («sans charbon»): LÉVI, *L'Éclésiastique*, II, 19; מִשָּׂא צְבִי סָגֵל, סִפְרֵי בְּנֵי סִירָא דְשַׁלְמִי: לֹא נִפְחָה; SKEHAN – DI LELLA, *The Wisdom of Ben Sira*, 563 et DI LELLA, "Sirach 51:1-12", 402, proposent la vocalisation *pōḥāh* tout en l'estimant douteuse, sans autre précision (l'infinitif construit suivi du suffixe 3^e pers. sing. serait פִּיחָה: le souffler du feu; מִפְּחָה est le substantif [cf. Jb 11,20; Si 30,12]).

⁽³³⁾ בעַר וַאֲשׁ (hiphil): Lm 4,11; Ez 21,3; Jr 11,16; 43,12; 49,27; 50,32; Am 1,14. בעַר וַאֲשׁ (piel): Ex 35,3; Ez 21,4; בעַר וַאֲשׁ (qal): Nb 11,3; Ps 106,18; Lm 2,3. וַאֲשׁה: Dt 32,22; Is 50,11; Jr 17,4. וַאֲשׁה (piel): Ez 24,10. וַאֲשׁה, וַאֲשׁה, וַאֲשׁה, et autres verbes signifient «allumer» ou «brûler» comme וַאֲשׁה ou וַאֲשׁה.

⁽³⁴⁾ Notons toutefois l'emploi exclusif du verbe כִּבְּה dans le livre de Job et les Psaumes.

⁽³⁵⁾ Cf. A. BAUMANN, "כִּבְּה", *TDOT* VII, 38-39.

semblable amplitude sémantique (Is 1,31; Jr 4,4; 21,12; Am 5,6). On constate donc une constance pour dire «éteindre» le feu et en particulier pour dire «un feu qui ne s'éteint pas» ou «un feu qu'on ne peut éteindre». Si donc Ben Sira visait «un feu qui ne s'éteint pas» ou un sens analogue, on s'attendrait à ce qu'il recourût à une de ces deux expressions consacrées, ou à tout le moins au verbe כבה⁽³⁶⁾. J'ajouterais que cet usage récurrent du verbe כבה associé à אש permet aussi de mieux comprendre l'erreur du scribe recopiant son manuscrit et écrivant אש מכבות אש pour ממכות אש, en début de verset.

Enfin, la version grecque a bien compris «allumer» puisqu'elle traduit אש ברה par le verbe ἀκααίω.

Si l'expression signifie donc bien «un feu qui ne fut pas allumé», «un feu qu'on ne peut allumer», quel en est le sens?

Le feu est un élément que Ben Sira mentionne fréquemment dans son livre, 27 fois en grec (πῶρ), 17 fois dans les manuscrits hébreux (אש), sans compter les mots relevant du même champ sémantique. Il mentionne le feu allumé et entretenu par l'homme, tel celui du forgeron (Si 38,28; v. manquant en hébreu). Il connaît le feu que l'homme moderne tient pour un phénomène naturel et que lui-même considère comme créé par Dieu (Si 39,29). Il le compte parmi les choses nécessaires à l'homme, entre éléments naturels et produits humains, aux côtés de l'eau, du sel, de la graisse de froment, du lait, du miel, du sang de la vigne, de l'huile et du vêtement (Si 39,26). Il sait que le feu brûle suivant son combustible (Si 28,10; v. manquant en hébreu) mais qu'une étincelle peut allumer un grand brasier (Si 11,32; v. manquant en hébreu). Il associe aussi le feu aux phénomènes prophétiques extraordinaires (Élie: Si 48,1.3.9). La plupart du temps, il évoque le feu dans un contexte métaphorique: feu qui brûle le méchant (Si 8,10; 11,32), feu de la passion (Si 9,8; 23,17), du châtiment (Si 21,9; 36,8; 39,29; 45,19). Ces métaphores s'appuient sur le feu réel, tel que Ben Sira le perçoit: menace, danger, disproportion entre la cause et les effets, caractère immaîtrisable, dévorant, inextinguible. On peut se demander si l'expression «un feu qui ne fut pas allumé» n'est pas une formulation superlative de ce qui est exprimé ailleurs et autrement dans le livre.

Des expressions littéralement proches de Si 51,5a (Jb 20,26 et *Šemaḥot* 47b) ou analogues quant à l'idée (Sg 17,6), vues précédemment, pourraient orienter en ce sens. Elles supposent que le feu n'a pas été allumé *par un homme* et en suggèrent le caractère terrible et immaîtrisable. En Jb 20,26, l'expression sous-entend que le feu est allumé par Dieu, le feu terrible étant celui de la colère divine frappant le méchant telle la foudre. Dans le traité *Šemaḥot* 47b, le feu est celui de la géhenne; pour exprimer le caractère terrible du feu de la géhenne, plus terrible que le feu matériel qui va bientôt

⁽³⁶⁾ En Si 28,21-23, la calomnie est aussi comparée à une flamme:

«Une mort terrible, la mort qu'elle inflige,	Et le shéol lui est préférable.
Elle n'a pas d'emprise sur les pieux,	Ils ne sont pas brûlés à sa flamme.
Ceux qui abandonnent le Seigneur	En eux elle brûlera sans s'éteindre».
son ses victimes,	

Le texte hébreu n'étant pas conservé, on ne peut déterminer avec certitude le verbe utilisé pour dire «s'éteindre»; syriaque: verbe *d'k*, soit le verbe habituel en syriaque dans l'expression «[le feu] ne s'éteint pas». Voir aussi Si 23,17, pour lequel le texte hébreu n'est pas non plus conservé.

consumer le rabbin sur le bûcher, le texte note précisément qu'«il est préférable d'être consumé par un feu qui est allumé [par l'homme] que par un feu qui n'est pas allumé [par l'homme]». En Sg 17,6, le feu sème la peur précisément parce qu'il s'allume de lui-même dans la ténèbre, sans agent et sans cause⁽³⁷⁾.

En Si 51,5a et à la différence de Jb 20,26, la connotation de l'origine divine du feu est exclue car elle serait contradictoire: Ben Sira louerait le Seigneur de l'avoir délivré d'un feu qu'Il aurait lui-même allumé, alors que jamais il ne l'accuse. Ben Sira n'est pas Job. Dès lors, il faudrait voir en Si 51,5 un *feu non allumé par un homme*, voire spontané, et en ce sens un *feu terrible, redoutable, immaîtrisable*. Face à un phénomène dont l'homme n'est pas l'agent ou dont l'origine et la cause sont inconnues, la peur surgit, car le phénomène semble échapper à toute maîtrise. Le feu est par lui-même un phénomène redoutable, imprévisible, comme l'a évoqué à plusieurs reprises le livre de Ben Sira. A fortiori si son origine n'est pas humaine ni connue. C'est l'expérience que rapportent les expressions du traité *Semaḥot* et de Sg 17,6. N'est-ce pas là ce que Ben Sira veut dire? En disant «tu m'as sauvé de la brûlure d'un feu qui ne fut pas allumé», il rend grâce au Seigneur de l'avoir délivré d'un feu redoutable, immaîtrisable, terrible, effrayant.

S'il en est bien ainsi, le sens de l'expression serait alors sensiblement le même que celui de l'expression «un feu qui ne s'éteint pas», «un feu qu'on ne peut éteindre». Mais le sens d'une métaphore ne s'identifie pas à la référence à partir de laquelle elle s'est construite. Et les références à partir desquelles les deux métaphores ont été imaginées sont, elles, divergentes: référence au début du feu («allumer») ou à sa fin («éteindre»).

Retournant à la totalité de la prière de Ben Sira (Si 51,1-12), est-il possible de préciser le sens de la métaphore? Le sens des métaphores, surtout quand elles sont habituelles ou traditionnelles, sont souvent éloignées de leur contexte d'émergence, aussi restera-t-on prudent: en usant de la métaphore «la racine du mal», par exemple, plus personne ne songe à la carotte plongée en terre. On ne peut déterminer si l'expression *אש לאין פסקה*, dans le livre de Ben Sira, est déjà passée dans le langage proverbial ou a encore le statut de métaphore vive, selon la terminologie de Ricœur. L'épreuve dont Ben Sira remercie le Seigneur de l'avoir délivré est avant tout la calomnie (vv. 2cd.5cd), qui vire à la persécution mortelle. La calomnie brûle tel «un feu qui ne fut pas allumé». Ben Sira veut-il dire que la calomnie n'avait pas d'origine humaine? Qu'il ignore ceux qui ont mis le feu aux poudres, les agents du mal? Que la calomnie était sans fondement, qu'elle est partie de rien? C'est probablement trop presser l'expression. Mieux vaut ne pas se focaliser sur la référence à partir de laquelle s'est un jour formée la métaphore, dont le livre de Job est le premier témoin, et voir le sens visé: une calomnie terrible, effrayante, immaîtrisable et même mortelle. En Si 28,21-23, malheureusement pas conservé en hébreu, Ben Sira disait déjà que la calomnie brûlait les méchants sans s'éteindre et les menait à la mort mais qu'elle n'avait pas

⁽³⁷⁾ Cf. C. LARCHER, *Le livre de la Sagesse ou la Sagesse de Salomon* (EB 5; Paris 1985) 955-956; L. MAZZINGHI, *Notte di paura e di luce*. Eseggesi di Sap 17,1-18,4 (AnBib 134; Rome 1995) 30.

d'emprise sur les pieux, lesquels n'étaient pas brûlés à sa flamme⁽³⁸⁾. En 51,1-12, il s'applique à lui-même le dit de sagesse: il a fait l'expérience de sa vérité. Face à ce mal effroyable, la délivrance n'est que plus éclatante et la louange justifiée. Celle-ci devient une confession de foi: seul le Dieu créateur du feu (Si 39,29) pouvait maîtriser l'immaîtrisable.

Le sens du stique et de l'expression *אש לאין פחה* s'avère donc éloigné de celui proposé par A. Di Lella⁽³⁹⁾ qui pensait à un feu qui ne laisserait pas d'odeur («whiff», «smell», pour la racine *פחה*), comme en Dn 3,27 mais avec un autre vocabulaire; il manque ainsi la référence à Jb 20,26. À suivre Di Lella, Ben Sira interromprait alors l'évocation saisissante de sa descente aux enfers en décrivant comment, comme par miracle, le Seigneur l'aurait à ce point protégé du feu qu'il n'en gardait pas même l'odeur. Mais en fait il n'interrompt pas cette évocation, il est encore tout à la description des tourments, flamme, feu, abîme: «un feu d'enfer».

On notera que le texte grec n'a pas compris le sens de l'expression. Alors que le texte hébreu souligne le caractère redoutable, terrible et immaîtrisable du feu («un feu qui ne fut pas allumé»), le texte grec souligne la non-responsabilité de Ben Sira dans le mal qui l'afflige ([...πυρός] οὐ οὐκ ἐξέκαυσα: «...un feu que je n'ai pas allumé»). La version syriaque, pour sa part, n'a pas traduit le stique.

Fonds National de la Recherche Scientifique
Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix
61 rue de Bruxelles
5000 Namur – Belgique

Françoise MIES

SOMMAIRE

Le texte hébreu de Si 51,5a (*אש לאין פחה*) pose problème. Non que l'état du manuscrit soit altéré ou les lettres illisibles. Mais le sens échappe. De ce problème, les versions grecque et syriaque sont témoins. Cet article, après avoir examiné les différentes suggestions, propose de modifier *מכבות*, inintelligible en ce contexte, en *ממכות* (cf. Lv 13,24). En gardant le texte consonantique *פחה*, on s'interroge sur le sens énigmatique de ce «feu qui ne fut pas allumé». En s'appuyant sur des expressions similaires en Jb 20,26, *Semaḥot* 47b et Sg 17,6, on aboutit au sens suivant: Ben Sira fut sauvé de la brûlure d'un feu terrible.

⁽³⁸⁾ Cf. note 36.

⁽³⁹⁾ SKEHAN – DI LELLA, *The Wisdom of Ben Sira*, 563; DI LELLA, "Sirach 51:1-12", 402. Cf. note 32.